

Un accident de tirage a rendu illisible la première page du numéro du mois dernier, dans un certain nombre d'exemplaires. Nous avons fait retirer cette page pour ceux de nos abonnés qui avaient eu la malchance de recevoir un de ces mauvais numéros.

A PROPOS DE « CLICHÉS USÉS »

Les faits nous donnent-ils raison ou tort ?

Au dernier congrès de la Fédération autonome des Fonctionnaires, le camarade Boursicot, critiquant l'ensemble de la minorité de la C.G.T.U., s'en est pris, entre autres, à Thomas qui avait traité de « clichés usés » « la guerre qui vient, le fascisme larvé et l'accentuation de la répression », toutes choses qui, selon Boursicot, ne sont nullement des clichés usés, mais au contraire l'actuelle réalité.

Comme il s'agit là d'une question d'un intérêt général, et comme la même opinion que celle de Thomas a été, maintes fois, soutenue ici même, il n'est peut-être pas inutile de la réexaminer, à la lumière des faits nouveaux, et de voir si elle est infirmée par eux, ou, au contraire, confirmée.

Des bruits de guerre ne sont pas la guerre

« La guerre qui vient ? »

La guerre est, j'en conviens, l'objet, depuis quelques mois, de toutes les conversations de café, de métro et de bureau. « On parle de la guerre » ; « on » en parle énormément, l'homme de la rue, tout autant que Mussolini. Donc, on en « parle », mais... elle n'est pas venue.

Il ne suffit pas que la guerre soit devenue un sujet de conversations courantes pour que nous soyons obligés de modifier notre opinion sur sa plus ou moins grande imminence. Si notre opinion devait se conformer aux modes du jour, elle serait contrainte de changer aussi souvent que la couleur des robes, ... et nous risquerions fort d'être à tous coups dans l'erreur. C'est un fait, en effet, que ce qu'on appelle l'« opinion publique », est toujours, au moment considéré, à l'opposé de la vérité. S'il y a quelque chose qui peut nous confirmer que la guerre n'est pas là, c'est précisément que « tout le monde » dit maintenant qu'elle est là. En 1914, personne ne parlait de la guerre; jusqu'au moment précis où fut connu l'ultimatum à la Serbie, personne, ni au bistrot ni au salon, ne parlait de la guerre. Elle n'en a pas moins été.

Pour prendre un autre exemple, plus récent, qui se rapporte à un autre genre de catastrophes, rappelons ce qui s'est passé pour l'actuelle crise économique. Avant que celle-ci n'éclatât, personne n'en parlait : non seulement les Hoover et les Tardieu, mais « tout le monde » croyait à la continuation de la « prospérité ». Comme les affaires marchaient bien, très bien, tout le monde était convaincu que cela durerait éternellement, ou tout au moins pendant longtemps encore. Le krach d'octobre 29 surprit tout le monde. Bien mieux! il surprit tellement qu'on fut longtemps avant de vouloir y croire. Pendant des mois, l'opinion générale, — opinion que partagèrent même d'excellents esprits (voir *R. P.* du 1^{er} mai 30), — fut qu'il ne s'agissait là que d'une crise purement boursière, purement américaine, et non d'une crise générale de surproduction. Il fallut que le phénomène durât et s'amplifiât pour que, au bout de quelque six mois, « on » commençât enfin à reconnaître ce en face de quoi exactement on se trouvait. Or, nous fûmes les seuls, plus d'un an avant que la crise n'éclatât, à, non point

discuter d'une manière plus ou moins vague sur la plus ou moins grande « relativité » de la « stabilisation capitaliste », mais à indiquer que les signes précurseurs d'une crise de surproduction classique, telle qu'il s'en produit à intervalles à peu près réguliers depuis que le capitalisme existe, étaient réunis, et qu'en conséquence, malgré tous les efforts qui seraient faits pour l'empêcher, et qui réussiraient peut-être à la retarder de quelques mois, cette crise ne manquerait pas d'éclater dans un délai proche. (Voir *R. P.* du 1^{er} juin 28.)

Par contre, quelques années auparavant, alors que « tout le monde » parlait d'une crise « au printemps prochain », nous indiquions au contraire (voir *R. P.* du 1^{er} janvier 25) qu'aucun signe de crise prochaine n'existait alors; et, de fait, malgré l'opinion de « tout le monde », le printemps 25 se passa sans la moindre crise.

Pourquoi l'opinion publique se trompe-t-elle ainsi? Pourquoi va-t-elle toujours ainsi à contre-sens?

On peut l'indiquer d'un mot — un de ces mots que malheureusement nos pseudo-bolcheviks mettent à toutes les sauces, se gardant bien d'en indiquer le sens, parce que, avec son air mystérieux, il permet à ceux qui le profèrent d'inspirer le respect aux « masses », le propre des prêtres étant toujours d'imposer le respect aux fidèles par le mystère des formules, — mais mot qui, en l'espèce, exprime très exactement ce que je veux dire : l'opinion publique se trouve toujours en discordance avec les événements, parce que ceux-ci sont *dialectiques*, et que l'opinion publique ne l'est pas.

L'opinion publique est une masse douée d'inertie; quand elle est lancée dans un sens, elle continue à y aller; elle a le préjugé de la continuité; elle s'imagine que ce qui est sera éternellement, que le mouvement qui se produit au moment présent, continuera à se produire dans le même sens dans l'avenir. La Bourse, qui présente, sous une forme particulièrement précise, un raccourci de ce qu'est, d'une manière générale, l'opinion publique, en donne un exemple bien caractéristique : quand les valeurs montent, la grande masse des spéculateurs se met « à la hausse », le « tout le monde » de la Bourse s'imagine que, puisque ça monte, ça va continuer à monter; quand les valeurs baissent au contraire, « tout le monde » se met à la baisse, tout le monde s'imagine que ça va continuer à baisser.

Mais les événements, eux, sont dialectiques. Au fur et à mesure qu'ils se déroulent dans un certain sens, ils engendrent leurs contraires; leurs facteurs antagonistes se renforcent, et cela jusqu'au point où la contradiction a atteint une force telle qu'elle ne peut plus subsister, qu'il faut revenir en arrière, ou éclater.

Mais, fermons cette parenthèse. Ce qui est certain, c'est que des bruits de guerre, ce n'est pas la guerre. Il y a trois ans, au moment où les bolchevisateurs commençaient à crier, et beaucoup plus fort encore que maintenant, que la guerre était imminente, nous avons dit : non! et, pour préciser d'un chiffre indicatif ce que nous entendions par guerre non imminente, nous avons dit : Pas de guerre avant dix ans! (Voir *R. P.*